ne sait pas se contenter des joies pures et calmes de la famille, et qui va au loin satisfaire dans l'orgie et la débauche sa soif de jouissances et de bruyants plaisirs. Il tombe bientôt dans la plus affreuse misère et se voit réduit à garder les pourceaux : image éloquente du sort réservé à ceux qui s'abandonnent aveuglément à la voix de leurs passions. Bientôt une voix secrète le ramène dans la maison paternelle; c'est alors que son père, transporté de joie, lui ouvre ses bras, tue le veau gras et lui fait oublier les misères qu'il vient d'essuyer.

Les allusions à l'*enfant prodigue* et aux différentes circonstances de sa vie sont fréquentes. En voici quelques exemples :

« Alcibiade revint dans la ville qui l'avait proscrit, ramenant toutes les galères et tous les captifs qu'Athènes avait perdus. Le retour de son *enfant prodigue* fut un beau jour pour tout ce peuple. »

J. JANIN.

« Si tu es un fou, et je le crains, tu ne t'arrêteras pas que toute ta fortune n'y ait passé; si tu deviens raisonnable, et Dieu le veuille! tu comprendras bientôt que le bonheur n'est pas dans le déréglement. Dans tous les cas, le veau gras sera toujours prêt à être mis à la broche; et plus tôt reviendra l'*enfant prodigue*, plus il rendra sa mère heureuse. »

CHARLES DE BERNARD.

« Tous ces objets, cieux étoilés, gothique édifice, eaux jaillissantes, arbres odorants, formaient un harmonieux concert qui semblait fêter le retour de l'*enfant prodigue* et lui dire avec un accent de tendre reproche : « Ingrat! » pourquoi nous avais-tu quittés? »

CHARLES DE BERNARD.

« N'est-il pas étrange de voir un pays comme le nôtre, labouré depuis trois ans par les émeutes, venir gaiement, à la veille peut-être d'une nouvelle révolution, disputer à cette grande Angleterre, non-seulement la palme des arts, mais le prix même de l'industrie? Quelle admirable nation! et comment ne pas l'aimer malgré ses caprices et ses emportements? Ah! la France, c'est bien l'*enfant prodigue*, et le jour où elle reviendra à la sagesse, l'univers entier devra tuer le veau gras pour se réjouir. »

ALEXIS DE VALON.

« Quelquefois, dans ce pays où je m'en vais si tristement, étranger parmi les étrangers, je m'assois dans ma chambre d'auberge, et, la tête entre mes mains, j'évoque les images du passé, surtout celles de la famille, les plus pures, les plus vraies, les plus ineffaçables. Je me revois tel que j'étais autrefois, arrivant avec un battement de cœur dans la sainte demeure où m'attendaient mon père et ma mère, où tous deux pleuraient de joie en m'embrassant. Je revois la table couverte de bouquets de fleurs, comme pour célébrer le retour de l'*enfant prodigue.* »

XAVIER MARMIER.

— Iconogr. La parabole de l'*Enfant prodigue* a inspiré un grand nombre d'artistes. Une tapisserie flamande de la fin du XVe siècle, qui se voit au musée de Cluny, en représente les divers épisodes. On les retrouve également dans une série de quatre estampes de H.-S. Beham (1540); dans une suite de six pièces gravées par Nic. de Bruyn; dans un tableau de F. Franck le jeune, qui est au Louvre, et dont le sujet central, le *Départ de l'enfant prodigue*, est entouré de huit petites grisailles représentant les autres incidents; dans un tableau de Henry van Cleef, qui appartient au musée du Belvédère (Vienne); dans une série de tableaux de Murillo, dont nous donnons ci-après la description. D. Teniers a peint l'*Enfant prodigue à table avec les courtisanes* (musée du Louvre). Le même sujet a été peint par G. Honthorst (musée de Munich) et gravé par J. de Gheyn le vieux, d'après Carel van Mander. M. Clément Boulanger a représenté l'*Enfant prodigue dissipant son patrimoine* (Salon de 1838), et l'*Enfant prodigue gardant les pourceaux.* Cette dernière scène a été retracée aussi par Nicolas de Bruyn (gravure d'après J. Savary), par Jordaens (galerie de Dresde), par M. Penguilly l'Haridon (Salon de 1868), par S. Le Clerc (gravé par A.-J. de Fehrt), par Orazio Brunetti (estampe), par Ch. de La Fosse (vente de Chevigné, 1777), etc. Un tableau du Calabrèse, qui est au musée de Naples, représente le *Repentir de l'enfant prodigue.* Le *Retour de l'enfant prodigue* a inspiré à Rembrandt une de ses plus belles estampes et un tableau qui appartient au musée de l'Ermitage. Le même sujet a été retracé par Lucas de Leyde (estampe), par J. Bassan (tableau appartenant au marquis d'Exeter), par D. Feti (galerie de Dresde), par P. Batoni (musée du Belvédère), par le Guerchin (même musée), par L. Spada (musée du Louvre), par Lucio Massari (pinacothèque de Bologne), par F. Krause (musée de Dijon), par Chassériau (Salon de 1836), par M. James Tissot (Salon de 1863), par M. Tabar (Salon de 1865), par M. Gumery (groupe de marbre, Salon de 1859), etc.

Citons encore, entre autres œuvres consacrées à l'*Enfant prodigue :* une estampe d'Albert Dürer, une suite de quatre pièces gravées par P. Isselburg, d'après Gab. Weyer (1613), diverses estampes de J.-B.-F. Bonnecroy, de C.-G. Mathes (d'après Dietrich), de Saenredam (d'après Bloemaert), de Martin Treu, de P. Testa, de J.-B. Wael (d'après D. Wael), de Lienard (d'après W. Telrho), de Chédel; un tableau de Jean Van der Lys, qui est au musée de Florence, et qui a été gravé par P. Monaco; un tableau de S. Rosa (musée de l'Ermitage); diverses toiles par B. Cavallino (musée de Naples), par B. Schidone (même musée), par A. Masson (Salon de 1839), par J.-B. Rambaud (Salon de 1861), par R. Poggi (Salon de 1863), par Fauvelet (Salon de 1869); des statues par Suc de Nantes (Salon de 1838), par M. Montagny (Salon de 1853), etc.

Enfant prodigue (PARABOLE DE L'), tableaux de Murillo. La riche galerie du marquis de Salamanca, vendue à Paris en 1867, contenait cinq toiles de Murillo, représentant les scènes suivantes, tirées de cette parabole :

1° L'*Enfant prodigue réclamant sa part de patrimoine.* Le père, vieillard à barbe blanche, assis devant une table et la main posée sur des papiers, rend compte à son fils de la part de fortune qui lui revient. Le jeune homme, debout de l'autre côté de la table, appuie la main sur un sac de pièces d'or. L'autre fils et une jeune femme sont témoins de cette scène. Ce second fils passe pour être le portrait de Murillo lui-même.

2° Le *Départ de l'enfant prodigue.* Monté sur un cheval marron et couvert d'un manteau pourpre, il tient à la main son chapeau à plumes et salue ses parents, assemblés sous le portique de leur maison; à gauche, sur un chemin, des muletiers conduisent des mulets chargés.

3° L'*Enfant prodigue à table avec les courtisanes.* Vêtu d'un pourpoint rosâtre et coiffé d'un chapeau à longues plumes, le jeune homme est assis et vu de face, la main gauche appuyée sur l'épaule d'une courtisane, qui le regarde tendrement, la droite prenant un verre qu'un page lui présente sur un plateau; une autre courtisane est assise à droite, au coin de la table; derrière elle, un serviteur apporte un plat; à gauche, au premier plan, un musicien joue de la mandoline. Un rideau rouge accroché à des colonnes, un paysage et l'entrée d'un parc forment le fond du tableau.

4° L'*Enfant prodigue chassé par les courtisanes.* Les deux femmes, armées l'une d'une pique, l'autre d'un balai, et aidées par un jeune seigneur qui a mis l'épée à la main, poursuivent le prodigue qu'elles ont ruiné; celui-ci se sauve vers la campagne.

5° L'*Enfant prodigue gardant les pourceaux.* Demi-nu et agenouillé sur le sol, il tourne vers le ciel ses yeux mouillés des larmes du repentir. Près de lui, dans un paysage sauvage et morne, paissent les animaux confiés à sa garde.

Ces cinq tableaux étaient autrefois dans la galerie du marquis de Narros, au château de Campo de Zarana; ils appartinrent ensuite au peintre Madrazo, à qui ils furent achetés par M. de Salamanca. Ils ont une dimension uniforme de 1m,33 de largeur sur 1m,03 de hauteur. Une sixième composition, représentant le *Retour de l'enfant prodigue*, a été, dit-on, donnée au pape par la reine d'Espagne, et se trouverait aujourd'hui dans la collection particulière du pontife, au Vatican. Le musée de Madrid possède des réductions, avec quelques changements, des cinq tableaux que nous venons de décrire.

Un chef-d'œuvre de Murillo, représentant le *Retour de l'enfant prodigue*, figure dans la galerie du duc de Sutherland, à Stafford-House (Londres); il a appartenu précédemment au maréchal Soult, qui l'avait apporté de Séville. M. Viardot a dit de ce tableau : « Ce groupe du fils sordide et repentant qui s'agenouille aux pieds du père noble et affectueux, ce groupe de serviteurs qui s'empressent d'apporter des aliments et des habits, jusqu'au petit chien de la maison qui vient reconnaître et caresser le fugitif, jusqu'au veau gras qu'on va tuer en réjouissance, tout cela est grand et merveilleux par la composition ingénieuse, par l'expression puissante, par l'incomparable coloris. »

Enfant prodigue à table avec des courtisanes (L'), chef-d'œuvre de David Teniers, musée du Louvre. Le titre est biblique; la scène représentée est flamande : elle se passe devant une hôtellerie flamande, dans un paysage flamand; les personnages ont des types et des costumes flamands. Il y a plus : le catalogue de la collection Blondel de Gagny, dans laquelle le tableau a figuré il y a un siècle, assure que Teniers s'est représenté là avec toute sa famille et ses domestiques. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est vraiment admirable. On peut dire avec le savant Waagen que, « sous le rapport de la composition, de la finesse et de l'harmonie des tons dorés, c'est une page de premier ordre. » Mais décrivons la scène. La table est mise en plein air, près d'une palissade joignant l'auberge. L'enfant prodigue, bel adolescent aux longs cheveux, à la physionomie douce et presque sérieuse, se retourne vers la gauche et tend la main pour prendre un verre que remplit un jeune page; son autre main s'appuie sur celle d'une jolie blonde, assise à sa gauche et faisant face au spectateur, qu'elle regarde en souriant. A droite et nous tournant le dos, une autre courtisane, en jupe blanche et robe de dessus écarlate, parle à une vieille femme en cape noire, appuyée sur un bâton, qui lui demande l'aumône. Deux musiciens sont debout, en arrière de la table, contre la palissade; l'un joue de la flûte, l'autre chante en s'accompagnant du violon. Un petit page semble prêter l'oreille aux ordres que lui donne la courtisane vue de face. L'hôtelier apparaît sur le seuil de sa porte, tenant un plat, tandis que sa femme ou une servante, tournée contre la palissade, écrit la dépense sur une petite planche, ne se faisant pas faute sans doute d'allonger l'addition. Sur le devant du tableau sont divers accessoires : d'un côté, le chapeau à plumes, l'habit et l'épée de l'enfant prodigue posés sur un siége; de l'autre, un bassin à rafraîchir où sont deux flacons, un vase de faïence, une coupe, etc. Au milieu est un tout petit chien. Tout à fait à gauche coule une rivière, au delà de laquelle, près d'une chaumière dont la cheminée est couronnée d'un panache de fumée, on voit l'enfant prodigue repentant, qui est agenouillé et qui prie, tout auprès d'une auge à pourceaux. Dans le fond, au-dessus des arbres, s'élève le clocher pointu d'une église de village.

Ce beau tableau, peint sur cuivre, est signé, et daté de 1644. Il a été gravé par J.-P. Le Bas, et dans les recueils de Filhol, de Landon, dans l'*Histoire des peintres*, etc. Il a été payé 30,000 fr. à la vente Blondel de Gagny, en 1776; il se vendrait aujourd'hui deux ou trois fois autant.

Une autre composition de Teniers, sur le même sujet, se trouvait autrefois à l'Escurial; apportée d'Espagne par le général Sébastiani, elle passa ensuite dans la collection du chevalier Erard, à la vente de laquelle elle fut payée 17,100 fr., en 1832. Ici, le festin a lieu dans l'intérieur d'une auberge; les personnages du premier plan sont les mêmes que ceux du tableau du Louvre, moins un des pages et l'hôtelier. Dans une arrière-salle, on entrevoit trois buveurs, dont deux sont en train de se battre. Cette peinture, d'une couleur fine et lumineuse, est exécutée sur bois. Elle faisait partie, en 1842, de la collection d'un amateur anglais, M. Mackintosh.

Enfant prodigue chez les courtisanes (L'), tableau de Gérard Honthorst, musée de Munich. Le jeune dissipateur, attablé et vu de profil, tourne le dos au spectateur; il lève en l'air un pot à boire et rit à gorge déployée. Une courtisane est assise près de lui et appuie une main sur son épaule; une autre femme, debout au côté opposé de la table, joue de la guitare en riant. Une vieille femme, qui tient un enfant, est placée dans le fond et partage l'hilarité des convives. Une chandelle posée au milieu de la table éclaire les figures; un livre à images est placé à côté de ce flambeau; il fait illusion. Cette toile est peinte avec beaucoup de vigueur; l'effet de lumière est habilement rendu. Les personnages ne sont vus que jusqu'aux genoux.

Enfant prodigue gardant les pourceaux (L'), estampe d'Albert Dürer. L'enfant prodigue est à genoux, les mains jointes, les regards levés vers le ciel; il se repent et implore la miséricorde divine. La scène se passe dans la basse-cour d'une habitation rustique. On croit que l'enfant prodigue est le portrait d'Albert Dürer lui-même. Cette pièce, gravée d'une pointe fine et ferme, est rare; les bonnes épreuves se vendent 300 fr. environ. Il en existe une copie assez trompeuse; on la reconnaît à trois fenêtres rangées sur une ligne horizontale, tandis que dans l'estampe originale, elles ne sont point placées exactement sur la même ligne. On en connaît aussi une copie en contre-partie, gravée par le maître qui signe les initiales B.-P.

Enfant prodigue (LE RETOUR DE L'), tableau du Guerchin, musée de Turin. Le voyageur, demi-nu et vu de dos, se jette aux pieds de son père, qui lui ouvre les bras. Derrière celui-ci se tient un jeune homme, probablement le frère de l'enfant prodigue. A quelque distance de ce groupe, à droite, on aperçoit deux autres jeunes gens et un cheval. Cette toile, d'une belle couleur, est une des œuvres importantes du Guerchin. Elle mesure environ 3 mètres de largeur sur 2 mètres de hauteur. Le musée du Belvédère, à Vienne, possède du même artiste deux compositions relatives au *Retour de l'enfant prodigue.* Dans l'une, on voit l'enfant posant la main sur son cœur et protestant de son repentir; dans l'autre, il est occupé à changer de vêtements en présence de son père et d'un serviteur. Dans ces deux dernières toiles, les personnages ne sont vus que jusqu'aux genoux.

Enfant prodigue (LE RETOUR DE L'), tableau de L. Spada, musée du Louvre. Couvert de haillons, presque nu, l'enfant prodigue, appuyé sur un bâton, se présente à son père, qui lui pardonne et le couvre avec empressement de son manteau de pourpre. Ce tableau passe pour un des meilleurs de Leonello Spada. « L'action et le visage du fils sont admirables, dit Emeric David. Le coloris de cette figure est chaud, vrai, plein de vigueur; les bras, vus en raccourci, sont dessinés et peints avec une vérité parfaite; le linge est léger, souple, d'un ton brillant et harmonieux. L'action du père est noble. L'épaule et le coude de ce personnage ne sont peut-être pas indiqués avec assez de précision; les mains sont de la plus grande beauté; elles sont plus belles que celles du fils. La tête offre un grand caractère; l'œil, presque fermé, exprime bien l'attendrissement du vieillard. On voit sur le visage du père la compassion et l'amour; sur celui du fils, le repentir, l'espoir et déjà la reconnaissance. » Ce tableau, dont les personnages ne sont vus qu'à mi-corps, a été gravé par Fossoyeux (1806), dans le *Musée français;* par A. Morel (1810), dont la planche appartient à la chalcographie du Louvre, et dans les recueils de Filhol et de Landon.

Enfant prodigue (LE RETOUR DE L'), tableau de Pompeo Batoni, musée du Belvédère (Vienne). Le jeune voyageur cherche à cacher sa confusion dans le sein de son père, vers lequel il se courbe, triste, repentant. Le vieillard relève avec empressement son fils soumis et cherche à couvrir sa nudité avec son manteau garni de fourrure. Les personnages sont vus jusqu'aux genoux. Le tableau est signé : P. BATONI PINXIT. ROMÆ, 1773.

Enfant prodigue (LE RETOUR DE L'), tableau de Rembrandt, musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. La scène se passe dans un intérieur éclairé avec la science et la magie de couleur habituelles à Rembrandt. L'enfant prodigue, le dos tourné au spectateur, est agenouillé devant son père, vieillard à barbe grise, vêtu d'une tunique jaune et d'un manteau écarlate, qui, dans une attitude pleine de tendresse, appuie ses mains sur les épaules de son fils. A droite se tient un vieux serviteur, en manteau rouge, qui joint les mains comme pour remercier le ciel du retour de son jeune maître. A gauche, une vieille femme est assise. Deux autres femmes sont placées dans le fond de l'appartement. Avant de figurer au musée de l'Ermitage, ce tableau a fait partie de la collection J. de Gise (1742), et de celle de l'électeur de Cologne (1764). Il est signé : RT. RYN, et est peint dans la manière large et véhémente du maître. Un dessin original de cette composition a été payé 425 florins à la vente de Heer de Vos, à Amsterdam, en 1833.

Une estampe de Rembrandt sur le même sujet offre une composition différente. L'enfant prodigue, presque nu, est agenouillé sur le seuil de la maison paternelle et embrasse les genoux de son père, qui se penche pour le relever et lui pardonner. Un peu en arrière, la mère ouvre une fenêtre pour voir ce qui se passe, et deux serviteurs apportent des vêtements pour couvrir la nudité du voyageur. Cette estampe porte la date de 1636.

Enfant prodigue (LE RETOUR DE L'), tableau du Calabrèse, musée de Naples. Pâle, amaigri, presque nu, le fils repentant est agenouillé sur les degrés de l'escalier de la maison paternelle. Son vieux père lui tend les bras; sa mère le regarde avec attendrissement; sa sœur avance, avec une curiosité joyeuse, sa jolie tête blonde. Au milieu, sous le péristyle, on aperçoit la silhouette d'une statue tenant une couronne. Des serviteurs, groupés à gauche, contemplent avec surprise leur jeune maître. Un chien et un porc symbolisent, suivant M. Lavice, l'un l'attachement des parents pour leur fils, l'autre l'abrutissement dans lequel celui-ci était tombé.

Enfant prodigue (LE RETOUR DE L'), groupe en marbre, par M. Gumery. L'enfant prodigue a jeté les bras autour du cou de son père et cache sa figure sur son sein par un mouvement qui vaut toutes les promesses et tous les aveux. Le père presse son fils avec une tendresse compatissante. Ce groupe, envoyé de Rome par l'auteur et exposé au Salon de 1857, a été diversement apprécié par les critiques. M. de Pesquidoux (*Union*) y a vu une œuvre pleine d'ampleur et de pureté, un des morceaux les plus remarquables du Salon : « A certains détails d'une vérité anatomique parfaite et d'une grande beauté, on devine que l'auteur vit au milieu des pures traditions. Cédant toutefois à son inspiration personnelle, il a su donner à son œuvre une sorte de cachet patriarcal et biblique qui n'est point son moindre mérite. » M. Delécluze, des *Débats*, tout en reconnaissant que ce groupe est bien composé, que les divers aspects en sont heureux et toutes les parties étudiées avec soin, a reproché au travail du marbre de manquer de souplesse. Ecoutons maintenant la spirituelle critique de M. About : « Le *Retour de l'enfant prodigue* est une belle masse décorative, bien construite, ma foi! et d'un effet habilement combiné. Vous me direz que l'enfant est un peu jeune pour les folies qu'il a faites; que ce jeune commensal des pourceaux a le torse trop bien nourri; que le front du vieillard, front à triple étage, rappelle plutôt les *bonshommes* de Dusseldorf que les patriarches de l'Orient. D'accord. Ajoutez, si vous voulez, que le vieillard a plus de veines que d'os, et que les muscles puissants qu'il nous montre semblent avoir été mis après coup. Quand toutes les critiques seront faites, il restera un bon ensemble et quelques morceaux charmants, comme, par exemple, le dos entier du jeune homme. » M. Paul de Saint-Victor a porté un jugement qui ne s'écarte guère de celui de M. About. Selon lui, en voyant l'œuvre de M. Gumery, on dirait un groupe de Poussin amplifié et alourdi par une copie sculpturale : « Même façon de composer, de draper et de coiffer les figures; même aspect, chez le père, de patriarche traduit de l'hébreu en latin classique. L'enfant est trop jeune et d'un embonpoint qui contredit son histoire. On croirait qu'il a mangé le troupeau que l'Evangile lui donne à garder. Il y a, d'ailleurs, dans l'œuvre de M. Gumery, des qualités excellentes d'ordonnance et d'exécution. » Cet ouvrage a valu à son auteur une médaille de 2e classe.

Enfant prodigue (L'), poëme en quatre chants, par Campenon (1811). La parabole de l'Evangile dont ce poëme est tiré est d'une simplicité naïve, qui semblait par sa nature repousser les ornements de la poésie. Conserver cette simplicité évangélique et cependant créer des développements qui, sans la détruire, fissent encore mieux ressortir la haute moralité du sujet, était une entreprise difficile. On a reproché à Campenon d'avoir trop dépassé la mesure de son modèle. Il a composé un chant sur le départ de l'enfant prodigue, un autre sur les inquiétudes de la famille, un troisième sur les débauches du jeune homme égaré, un quatrième sur sa misère et sur son retour. Fallait-il donner une égale proportion aux différentes parties de la matière? Si l'on examine la parabole de l'Evangile au point de vue littéraire, on observe que la distribution des éléments du récit est loin d'être géométrique. Le Christ va rapidement à son but, qui est une leçon de morale; il ne s'arrête d'abord ni sur le caractère du père ni sur celui du fils; il ne désigne pas même le lieu que ce dernier choisit pour théâtre de ses débauches : c'est seulement un pays éloigné, *in regionem longinquam.* Il ne caractérise pas le genre de ses excès, il ne s'étend pas sur la description de sa misère; mais ce trait lui suffit : « Et il convoitait la vile nourriture que mangeaient les pourceaux, et personne ne lui en donnait! » Le narrateur n'entre dans les détails que lorsqu'il touche au but : c'est la scène de repentir et d'indulgence, c'est la préférence donnée à celui qui s'est égaré et qui revient, sur celui qui n'a jamais failli; c'est ce sentiment plein de douceur et de consolation sur lequel s'appuie et se repose notre faiblesse, qui nous attache et nous émeut.

L'auteur était en quelque sorte obligé, pour transformer une simple parabole en poëme, en petite épopée, de créer des personnages, ou du moins de peindre plus amplement ceux qui n'étaient qu'esquissés ou laissés dans l'ombre. Ainsi l'Ecriture ne fournissait, comme personnages, qu'un père et ses deux fils. A l'austère affection du père, qui ne pardonne qu'au repentir, le poëte oppose l'aveugle tendresse d'une mère qui pleure moins la faute de son fils que son absence, qui ne l'accuse qu'en priant pour lui, et dont le cœur ne sait qu'aimer l'ingrat qui l'oublie. Ce poëme biblique, dans lequel le poëte a su faire entrer le tableau des passions humaines, obtint un succès éclatant. On vit sur tous les théâtres apparaître des *Enfants prodigues* tirés du poëme de Campenon; la peinture, la sculpture, la gravure enfantèrent en grand nombre des Azaël et des Lia. Il parut d'ailleurs dans les circonstances les plus favorables, au milieu de la réaction religieuse inaugurée par la publication du *Génie du christianisme.* Dussault, dans ses *Annales poétiques*, regarde l'*Enfant prodigue* comme « charmant, plein de beautés brillantes, de détails agréables ou touchants. »

Enfant prodigue (L'), comédie en cinq actes et en vers, de Voltaire. Ce qu'il y avait de plus nouveau dans cette pièce, qui fut représentée en 1736, c'était la facture, car elle est écrite en vers de dix pieds. Quant au fond, il est tiré de l'Evangile. Un père avait deux fils : l'aîné, prodigue, libertin, joueur, avait quitté la maison paternelle; le cadet, avare fieffé, mais possédant toutes les qualités de l'avarice, était devenu président dans la petite ville de Cognac. Un voisin nommé Boudon, père d'une fille appelée Lise, projetait de la marier au président devenu riche par ses propres économies, et sur le point de l'être davantage encore par l'exhérédation de son frère. Mais Lise, aimant en secret ce mauvais sujet, se montre indocile aux ordres de son père, et la signature du contrat est encore retardée par la nouvelle que l'enfant prodigue vient d'arriver à Bordeaux dans le plus profond dénûment. Cependant ce dernier, repentant de ses fautes, songe à racheter par le travail ses désordres passés; il se met courageusement en route et rencontre son père auprès de Cognac. Il s'enfuit à son aspect; mais c'est pour se trouver en face de celle qui n'a cessé de l'aimer; il se jette à ses pieds... Soudain survient le président.

Ah! si mon œil est toujours clair et net,
Je suis... j'ai vu, je le suis... j'ai mon fait...

Le cinquième acte vient tout dénouer. Le président fait scandale, mais Lise va tout révéler au père de son amant. Le père, vaincu par ses prières, consent à leur union et y ajoute une dot exigée par le voisin Boudon. Quant au président, il se résigne à épouser une vieille baronne de Croupillac, qu'il avait d'abord courtisée, puis rejetée comme moins riche que Lise, mais qui le consolera de la perte de celle-ci. Cette comédie est, de l'aveu des critiques, une des plus faibles de Voltaire.

Enfant prodigue (L'), opéra en cinq actes, paroles de Scribe, musique de M. Auber, représenté sur le théâtre de l'Académie nationale de musique, le 6 décembre 1850. Dans le poëme, Scribe s'est permis avec la parabole de l'Evangile les mêmes infidélités historiques qu'avec les faits les plus connus du moyen âge, l'histoire de *Jean de Leyde*, par exemple. Azaël est le fils unique d'un vieillard. Il quitte la maison paternelle et sa fiancée Jephtèle, pour aller jouir de tous les plaisirs que lui promet la ville de Memphis. Il se ruine au jeu; il se laisse séduire par la courtisane Nephté, par la danseuse Lia. Il pénètre dans le temple d'Isis, où sont célébrés les mystères de la bonne déesse. Les Egyptiens lui font expier son sacrilége en le précipitant dans le Nil. Il en est retiré par le chef d'une caravane, et il est réduit à garder les troupeaux. C'est alors que l'enfant prodigue rentre en lui-même et revient se jeter dans les bras de son père. On a reproché à l'auteur de ce poëme d'avoir affaibli toutes les situations dramatiques que le sujet fournissait, en multipliant les épisodes, les tableaux, les impressions purement physiques d'une mise en scène exagérée. La promenade du bœuf Apis, entre autres détails, a paru d'une puérilité peu digne d'un ouvrage sérieux. La musique renferme plus de mélodies élégantes que de scènes d'opéra proprement dites. Les détails de l'orchestration offrent au musicien des observations pleines d'intérêt et de charme qui échappent à la majorité des auditeurs. Parmi les morceaux les plus remarqués, nous mentionnerons, au premier acte : la romance de Jephtèle, chantée par Mlle Dameron : *Allez, suivez votre pensée;* l'entrée de Massol au bruit des clochettes des troupeaux; au deuxième acte la romance : *Il est un enfant d'Israël;* au troisième acte, la scène de l'épreuve, parfaitement interprétée par Roger, et le quintette final. Les couplets du chamelier, chantés par Mme Petit-Brière, ont eu du succès, et l'andante de l'air d'Azaël : *J'ai tout perdu, Seigneur, oui, tout perdu, jusqu'à l'honneur*, a une expression touchante. L'air final de la reconnaissance : *Mon fils, c'est toi*, est peut-être le morceau le plus pathétique de cet ouvrage. On a remarqué aussi l'effet pittoresque du solo de hautbois pendant le passage de la caravane.

Enfant du Carnaval (L'), roman publié en 1792, par Pigault-Lebrun. Le sujet de ce livre écrit de verve est fort simple. Un petit bonhomme, fruit des amours d'un franciscain et d'une soubrette au moment des folies du carnaval, se trouvant assez mal de la discipline du couvent, s'échappe un beau jour pour courir le monde. Il part en cachette dans le coffre de la calèche d'un Anglais, apparaît comme un diable sortant d'une boîte de jouets d'enfants, s'intitule de son chef valet de chambre de mylord, et sait se rendre indispensable. Malheureusement l'Anglais possède une fille nommée Juliette; elle est jolie, le petit Happy n'est point mal, et l'amour se mêle de la partie. Pour complaire à sa jeune maîtresse, le groom improvisé apprend à lire, à écrire, à dessiner, à jouer du piano, et, grâce au portrait de mylord, qu'il a l'adresse de lui offrir le jour de sa fête, est admis dans l'intimité du baronnet Tillmouth.

Les deux enfants se font un aveu mutuel de leur amour; mais un parti convenable, le jeune Abell, se présente pour Juliette et est agréé par le père. Happy, au désespoir, est sur le point de déshonorer celle qu'il aime; l'amour cède au respect et il va se tuer, lorsqu'une vieille femme, la mère Jacquot, le rappelle à la raison.

Mylord Tillmouth, ayant exprimé trop franchement ses opinions politiques, est arrêté après une défense désespérée, et meurt d'une attaque d'apoplexie causée par la colère. Happy, qui l'avait défendu comme un lion, enlève sa fille à la faveur du tumulte et la mène chez la mère Jacquot. Ils y vivent heureux, lorsque la rencontre d'Abell amène un duel entre les deux jeunes gens. Juliette, avec la candeur d'une femme qui sait ce qu'elle vaut se donne à son fiancé la nuit qui précède le duel. Abell, qu'elle a prévenu, se présente, lui rend son estime et devient le protecteur des deux amoureux.

Une beauté comme celle de Juliette ne pouvait passer inaperçue. Le curé de Saint-Etienne-du-Mont la vit et se promit intérieurement de lui donner des preuves de l'intérêt qu'elle lui inspirait. Happy s'en douta et évinça le curé, peu jaloux de l'honneur qu'il désirait lui faire. Lutter contre la religion est peu dangereux; lutter contre les gens d'église, c'est courir à sa perte. De machinations en machinations, Happy fut arrêté et Juliette jetée dans un couvent. En homme de tête et de cœur, après plusieurs essais infructueux, Happy délivre Juliette et poignarde le curé, puis tous deux vont à Tours couler une vie d'amour et de paix.

L'amour devait leur causer bien des souffrances. Happy se laisse séduire par sa propriétaire, Mme Lysi, et manque de perdre Juliette indignée. Il brise heureusement ces liens honteux et revient fidèle à celle qu'il a épousée; quelques jours se passent à Paris au sein d'un bonheur sans mélange. Mais la Révolution, qui venait d'éclater, avait fait naître bien des abus, occasionné bien des excès. Happy, réduit à se faire commissionnaire, reçoit une lettre de M. Abell, qui s'est marié et l'invite à venir avec Juliette vivre près de lui. Il accepte et va chercher un passeport. Le fonctionnaire auquel il s'adresse est justement le curé, qu'il a eu le tort de ne tuer qu'à moitié et qui a jeté son froc aux orties. Le misérable le fait arrêter. Juliette se sacrifie pour sauver la vie de son époux, et l'ex-curé, après en avoir lâchement abusé, l'envoie rejoindre Happy, destiné à la guillotine. La chute de Robespierre met fin à leur captivité. Grâce aux bons offices de M. Abell, ils peuvent se rendre à Londres, où bientôt leur conduite irréprochable et leur amabilité triomphent des rancunes aristocratiques de la famille Tillmouth. Leur vie s'achève dans un bonheur désormais sans nuage.

Telle est l'analyse de ce roman dont la première partie est écrite avec une verve incroyable et une gaieté entraînante. La seconde est un tableau animé, quoiqu'un peu chargé peut-être, des excès de la Révolution pendant le règne heureusement assez court de la Terreur. La transition est sans doute trop brusque entre les peintures si folles du commencement et des tableaux aussi sombres, mais l'auteur prétend n'avoir écrit que ce qu'il a vu et avoir tracé un morceau historique. Malgré sa haine du despotisme, il s'arme du fouet de la satire contre les saturnales révolutionnaires, dont il se moque avec esprit.

Cet ouvrage si riche de gaieté, de philosophie, de passion et surtout de sensibilité, abonde en gravelures; mais l'auteur écrivait pour le public, qu'il faut servir selon le goût du moment. La preuve en est que Pigault-Lebrun ayant retranché dans une édition le passage où la jupe de la mère d'Happy garde les traces du plat d'épinards sur lequel son héros a été fabriqué, comme la culotte du franciscain, son père, en a conservé l'empreinte, le livre moisit dans la boutique du libraire jusqu'au moment où le rétablissement du morceau incriminé fit enlever l'édition en quelques jours. Ne blâmons donc pas trop fort Pigault-Lebrun; louons-le plutôt de quelques portraits dignes du pinceau de La Bruyère, et qui sont comme les gravures de ce livre si attachant et si amusant.

On doit encore remarquer une conversation entre Condorcet et lord Tillmouth, l'un soutenant la France, l'autre l'Angleterre, dans laquelle le génie de ces deux nations est apprécié avec justesse et impartialité.

« Son roman de la première manière, dit M. A. Pichot, est un composé d'aventures gaies et pleines de mouvement; c'est l'épopée de la vie échevelée et nomade... L'esprit, la gaieté, le mouvement, l'imagination créatrice d'événements, la rapidité, la variété, le récit, seront toujours l'âme de ce genre d'épopée, et il n'est pas surprenant que des lecteurs peu artistes soient captivés par ces qualités. On fait de nos jours beaucoup de romans plus habilement écrits et dont la surface est plus élégante; mais sur dix, neuf au moins sonnent le creux et promettent sans tenir; c'est qu'autre chose est de faire jouer ensemble des mots brillants et sonores bien assemblés, autre chose est d'inventer des événements, des caractères, de faire sortir ceux-là de ceux-ci, de faire vivre l'ensemble. Or, on a vu que ce sont là des qualités de Pigault. »

Pour les lecteurs qui ne trouveraient pas ce jugement suffisant, nous indiquerons deux autres appréciations, celle de Chénier (*Tableau de la littérature*), et celle de M. de Féletz (*Jugements historiques et littéraires*). — Ajoutons que l'*Enfant du carnaval* compte dix-sept éditions, de 1792 à 1820, et plusieurs réimpressions jusqu'à la date présente. Le libraire Barba avait refusé de l'imprimer à ses frais.

Enfant au cor merveilleux (L'), par Achim d'Arnim et Brentano. Achim d'Arnim composa avec Clément Brentano, son beau-frère, une collection de chants recueillis en partie de la bouche du peuple et en partie de vieux bouquins. On l'appela *Des Knaben Wunderhorn* (l'*Enfant au cor merveilleux*) à cause d'une gravure qui ornait le frontispice du livre et qui représentait un enfant soufflant dans un cor. La première partie parut à Heidelberg en 1806; deux autres suivirent bientôt en 1808. C'est un précieux reliquaire des plus rares joyaux de la vieille muse allemande. Le choix est fait avec discernement et avec soin, et le caractère de la nation se reflète dans ces poésies avec ses sentiments favoris. Le recueil embrasse les trois derniers siècles; aucun genre n'en est exclu; on y rencontre pêle-mêle des cantiques catholiques, des hymnes huguenots, des chants de guerre et d'extermination contre les réformés, des couplets satiriques contre Charles-Quint, des romances, des légendes, des ballades, des chansons d'artisans, des complaintes de chanteurs de foires et de carrefours. Arnim a fait précéder toutes ces richesses, où l'on peut suivre pas à pas pendant trois cents ans les sympathies et les antipathies du peuple, d'une étude fort curieuse en prose sur les poésies populaires. Il ne donne naturellement aucun éclaircissement sur les sources auxquelles ont été puisés la plupart des morceaux. Et comment aurait-il pu le faire? D'ordinaire, c'est un peuple errant, des vagabonds, des soldats, des écoliers ambulants ou des compagnons ouvriers qui ont composé ces chansons. Les compagnons surtout sont de grands poëtes, et, pour égayer le travail au fond des sombres ateliers, pour oublier les fatigues sur les grandes routes qu'ils parcourent en faisant leur voyage forcé, pour accompagner le verre de vin qu'ils boivent dans la taverne enfumée, ils aiment à improviser une chanson presque toujours bouffonne ou grotesque. Achim et Brentano étaient certainement aptes à composer une œuvre dans laquelle, comme on l'a fort bien dit, on sentait les battements du cœur allemand. Tous les deux, par leur originalité, leur muse capricieuse, leur haute fantaisie, avaient le sens intime du caractère du peuple allemand; aussi l'école romantique a-t-elle puisé largement ses inspirations dans leur livre. L'*Enfant au cor merveilleux* est un monument poétique précieux qu'on lit avec plaisir et profit.

Enfant désavoué (L'), roman anglais en quatre volumes par sir Henry Bulwer (1832). C'est l'histoire des épreuves de Clarence Linden, le fils cadet de lord Ulswarter, dont la femme a été enlevée par un amant qui entretenait avec elle des relations coupables depuis de longues années. Les soupçons jaloux du père remontent vers le passé, et il croit son fils illégitime. Par une suite non interrompue d'insultes et de mauvais traitements, il le force à quitter la maison paternelle, et le jeune homme, pourvu heureusement d'un legs de mille livres sterling, part pour Londres. Là, des circonstances fortuites le mettent en rapport avec un vieux célibataire, sir Talbot, auquel il sauve la vie, qui se prend pour lui d'affection, lui ménage une entrée dans la diplomatie, et pourvoit à tous ses besoins en lui ouvrant tout d'abord un large crédit. Les talents de sir Clarence Linden se développent dans ce milieu favorable. Il arrive promptement à une situation importante; nous le voyons secrétaire d'ambassade, et il s'éprend alors de miss Flora Westborough et est payé de retour. Mais il trouve dans lord Boraduile, qui prétend à la main de miss Flora, un ennemi et un rival. Discrédité par lui auprès des parents de la jeune fille, Linden reçoit en outre une insulte qui l'oblige à provoquer lord Boraduile. Blessé sur le terrain, il tire généreusement en l'air. Soupçonné ensuite d'infidélité par miss Flora, il demande à l'ambition de le dédommager des rigueurs de l'amour, et parvient à de hautes dignités dans la carrière administrative.

Sa bien-aimée s'est laissé arracher par les instances de sa famille la promesse de consentir à son mariage avec lord Boraduile; mais Clarence, averti par un ami qu'elle l'aime toujours en secret, parvient jusqu'à elle, et retrouve à ses côtés son rival. Au moment où l'amour et la jalousie vont les mettre de nouveau aux prises, Clarence recouvre assez de sang-froid pour glisser dans l'oreille de son adversaire quelques mots qui le font pâlir. Il offre de justifier ses paroles mystérieuses, mais il exige que cette explication ait lieu en présence de la famille de miss Flora. Avant le jour fixé pour l'explication, lord Boraduile fait une chute de cheval, et, sur le point d'expirer, reconnaît Clarence pour son frère. Comme, par la mort de leur père commun, il était devenu lord Ulswarter, Clarence lui succède dans la possession de ce titre ainsi que dans l'héritage paternel, et épouse miss Flora Westborough.

A côté de cette intrigue se développe parallèlement, ce qui est un vice de composition, l'histoire de sir Morduant, le type du philosophe, tandis que Clarence Linden est celui de l'homme du monde. Nous ne nous étendrons pas ici sur cette seconde action, qui n'ajoute rien à l'intérêt du livre.

Bulwer n'est pas un romancier descriptif et pittoresque comme Walter Scott, bien que l'on retrouve dans plusieurs de ses pages un sentiment de la nature plein d'une franchise et d'un charme exquis. C'est surtout dans l'étude des caractères qu'il se complaît. Plusieurs de ses œuvres sont byroniennes par leur allure. Dans celle-ci, l'auteur est arrivé à fixer la synthèse de la vie, et c'est par la morale et le culte de la vertu qu'il y est parvenu. Des traits d'un heureux comique relèvent par moments les couleurs généralement sombres de cette œuvre fortement conçue.

Enfant maudit (L'), roman, par H. de Balzac. V. ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

Enfant ingrat (L'), moralité du commencement du XVIe siècle. C'est un des premiers essais de la comédie grave et sérieuse; il semble même que Molière se soit inspiré, en composant le *Tartufe*, de cette ébauche dramatique. Le vice représenté sur la scène est un vice odieux, l'ingratitude des enfants. L'enfant ingrat prête à la fois au rire et à l'indignation; les personnages secondaires, comme Orgon et Mme Pernelle dans *Tartufe*, sont ridicules sans cesser d'être intéressants; et même le père et la mère de l'enfant ingrat, qui ne pèchent que par la tendresse aveugle qu'ils ont pour leur fils, sont plus dignes de compassion qu'Orgon et Mme Pernelle, qui pèchent par crédulité et par ignorance. Ces parents trop indulgents amusent par leur folle tendresse pour leur fils et touchent par leurs malheurs, que leur ont mérités la vanité et la faiblesse; mais celui qui devait bénir et honorer leurs défauts les en